

# Le sens du Premier Mai

Franz Mehring

*Source : «Le Socialiste», 1<sup>er</sup> mai 1904, p. 2.*

**A**vec ce Premier Mai, la fête mondiale du prolétariat international a vécu la moitié d'un âge d'homme. Résolue en 1889, au Congrès ouvrier international de Paris, elle peut jeter un coup d'œil en arrière sur une histoire de quinze années ; non pas sur une chronique remplie de dates vides, non pas sur un jeu, revenant périodiquement, auquel prennent plaisir des masses dépourvues de pensée, mais sur une véritable histoire, pleine de luttes ardentes, riche en victoires et ne manquant pas non plus de défaites, comme le mouvement ouvrier révolutionnaire lui-même, dont elle devait devenir et est devenue le symbole.

Cela, grâce à l'enthousiasme de la classe ouvrière et aussi grâce à la haine de ses ennemis. Toutes les classes ont le droit de célébrer leurs fêtes comme elles l'entendent ; au prolétariat seul ce droit est contesté par les classes dominantes. Il est là pour transformer sa chair et son sang en pullulante plus-value ; réclame-t-il un jour dans l'année où il veut, dans la libre expansion de sa force, être une classe d'hommes et non pas seulement une classe de machines à faire de l'or, il se heurte à l'ordre sacro-saint de la société bourgeoise. Les protestations des partis capitalistes contre le chômage du Premier Mai sont la preuve la plus frappante qu'il n'est possible d'apporter aucune amélioration touchant au fond des conditions du travail modernes. Pas un seul des trois cents jours ouvrables de l'année ne doit appartenir à la classe ouvrière en sorte qu'elle puisse librement décider si, ce jour-là, elle travaillera ou non.

Ce n'est pas le souci du profit réduit qui excite le capital à opposer à la fête mondiale du prolétariat une résistance si obstinée, ou du moins, ce n'est pas lui en première ligne : si la bourgeoisie pouvait par là faire rentrer le prolétariat dans la sujétion sans espoir des esclaves antiques, elle lui accorderait sans doute volontiers trois, quatre ou cinq jours de Saturnales tous les ans. Mais il ne faut pas que ce soit la classe ouvrière elle-même qui décide quand elle veut se reposer du travail ; le libre contrat du travail, cette fleur de la civilisation capitaliste, ne doit pas perdre le caractère d'un rapport de maître à valet.

En cela, toutes les couches des classes possédantes sont unanimes : depuis le grand industriel qui exploite toute une armée de travailleurs, jusqu'au petit patron qui se nourrit honnêtement de la sueur de ses deux ou trois apprentis. Et certes, n'ont-ils pas raison à leur point de vue ? Ne comprennent-ils pas la journée de Mai comme l'entend la classe ouvrière ? Leurs protestations contre le jour de fête prolétarien rompent avec toutes les illusions propagées activement par les enlumineurs de l'économie bourgeoise ; elles sont l'aveu cru de ce fait que, sur le terrain de la société capitaliste, la paix n'est pas possible entre bourgeois et prolétariat, que la guerre entre ces deux classes n'aura de fin que par la chute de la bourgeoisie et l'abolition de toute domination de classe en général.

C'est dans ce sens radical et révolutionnaire que le prolétariat international célèbre sa fête de Mai. Il réclame, ce jour-là, la législation protectrice du travail et la journée de huit heures, comme son droit inaliénable, mais non pas pour se réconcilier ainsi avec la société capitaliste, mais pour être à même, au contraire, de mener sa lutte pour l'émancipation avec d'autant plus de force. C'est ainsi encore qu'au Premier Mai, il déclare la guerre à la guerre, non pas sous l'empire des vagues imaginations des bourgeois apôtres de la paix, mais parce que le conflit sanglant des naïfs est insidieusement lié dans

une action réciproque avec la relation de domination et de servage entre la bourgeoisie et le prolétariat.

Pour la première fois, les travailleurs internationaux célèbrent la fête mondiale pendant l'embrasement d'une grande guerre<sup>1</sup>, qui menace plus ou moins d'entraîner toutes les nations civilisées dans son tourbillon dévastateur. Ainsi, la signification du Premier Mai comme puissante manifestation pacifique du prolétariat passe plus que jamais au premier plan. La volonté énergique de la classe ouvrière est dès aujourd'hui une puissance que nul conquérant ne peut se risquer à négliger, et l'énergique manifestation de cette volonté est un devoir impérieux, principalement pour la classe des travailleurs de France et d'Allemagne, dans l'entente révolutionnaire desquels [Ferdinand Lassalle](#) voyait déjà, il y a quarante ans, la garantie la plus sûre de la paix universelle.

---

<sup>1</sup> Il s'agit de la guerre russo-japonaise de 1904-1905.